

Jean-Paul FILLETEAU

Un bien curieux mécène

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-424-1157-2

© Jean-Paul FILLETEAU – 2023

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Un grand merci à Benoit, pour le temps que ce curieux mécène lui a volé... et pour ses relectures intelligentes, à l'origine de bien des corrections et de bien des ajustements dans cette histoire.

Chapitre 1

Merci Docteur !

Il sortit de chez le médecin comme soulagé. Enfin son tenace ressentiment devenait réalité, enfin on lui annonçait... le médecin lui avait simplement dit : « Monsieur Derien, il faut que l'on parle tous les deux. Ma salle d'attente est pleine, mais je vous propose de repasser dans deux heures, j'aurai du temps à vous consacrer. A tout à l'heure » !

Il quitta le bureau du Docteur Espérance, avenue Gambetta, trouva la porte de la salle d'attente, et aperçut la demi-douzaine de patients, plutôt âgés, plongés dans la lecture de magazines périmés... il ne put réprimer un sourire : leurs cas étaient dérisoires, le docteur Espérance allait s'ennuyer avec eux pendant les quinze minutes qu'il consacrerait à chacun, montre en mains... seule l'obsédait la pensée du discours qu'il devrait tenir à son patient important de la journée : Monsieur Alain Derien. Il ferma la porte de la salle d'attente en pensant que, décidément, la Sécu était vraiment au fond du trou.

Il quitta l'immeuble, et se dirigea lentement vers son café favori, « la Mère Lachaise » boulevard de Ménilmontant. Là, il s'effondra devant une table en retrait, et commanda un whisky.

- Sans glace comme d'hab. ajouta la serveuse,
- comme d'hab. répéta-t-il machinalement en allumant un cigarillo.

Le whisky avait ce goût qui lui manquait souvent, et cette chaleur si conviviale qui envahissait la gorge d'abord, puis l'œsophage ensuite... et le cerveau enfin. Cette bouffée de

bonheur à sept euros lui paraissait toujours vraiment bon marché, amplifiée qu'elle était par l'arrière-goût du cigare.

Alain Derien n'était pas culpabilisé par les campagnes anti-tabac et anti-alcool qui faisaient les bonnes années des agences de pub bien introduites auprès des pouvoirs publics en place ; il pensait – avec une certaine pertinence – que les années de consommation tabagique et alcoolique de gens comme lui rapportaient tellement à l'état au cours d'une vie entière à hauteur de 70% de taxes, que la « longue maladie » qui s'ensuivait (rarement plus de quelques courtes années) était dérisoire à côté... Bref, un bon retour sur investissement pour l'Etat. Mais très lucide, il pensait aussi qu'un accroc à « la Française des jeux » paie autant d'impôts volontaires sans rien coûter... sauf qu'à force de jouer et de perdre, il finit par se chopper une dépression, elle aussi remboursée par la Sécu...

Et c'est toujours à l'issue de ce raisonnement qu'il se dédouanait d'avoir choisi l'alcool et le tabac, plutôt que le jeu. Le jeu, il le pratiquait, mais seulement avec sa vie ; et là, il n'avait de compte à rendre à personne... quoique, à la réflexion, on ne joue jamais tout seul, et certaines et certains de ses partenaires de rencontre auraient pu lui demander des comptes... Mais cette pensée, et les visages qu'elle faisait rejaillir, assombrissait son esprit, et il préféra conclure que personne n'est vraiment étranger à son propre malheur, sinon le monde serait vraiment trop injuste ; or cette idée lui était insupportable, car Alain Derien rejetait à priori l'idée même de déterminisme.

Il passa là près de deux heures à contempler les allées et venues des clients de fin d'après-midi : ceux qui avaient besoin d'un break entre le boulot et la famille, ceux qui commençaient précocement leur soirée de lente beuverie, les

couples illégitimes en quête d'un dernier au revoir avant une soirée mensongère, les habitués qui cherchaient, à l'abri du bar, le contact et la chaleur que la vie leurs refusait... et puis lui, Alain Derien, qui attendait ici le verdict de la vie, comme on attend la délibération des jurés... Mais là, il y avait un juge unique (il ne pût réprimer un sourire en imaginant le Docteur Espérance en habit de magistrat), pas d'avocat, et des preuves scientifiques implacables : l'ADN du cancer...

Accusé de longue maladie, il ne se défendrait pas. Il prendrait la sentence comme un ultime défi, et mettrait toutes ses forces à s'évader du processus de dégradation progressive désormais très engagé, en accélérant cette fuite en avant qui n'était, finalement, que l'histoire de sa vie.

- Entrez, Monsieur Derien, je suis à vous maintenant !

Le toubib avait retrouvé un ton amical, presque chaleureux, et Alain sentit que ce pauvre médecin appréciait finalement ces moments forts qui le sortaient de sa routine de médecine de quartier en période d'épidémie de gastro.

A peine assis dans son vieux fauteuil de cuir, il enchaîna :

- vous l'avez compris, Monsieur Derien, il va falloir changer vos habitudes de vie, remettre en question pas mal de choses, et vous astreindre à suivre dès maintenant un traitement assez lourd.

- Cancer généralisé enchaîna Alain ?

- Oui, j'ai reçu les résultats de tous les examens que je vous avais prescrits : ils ne sont pas bons, vous avez trop tardé à prendre les choses au sérieux Monsieur Derien. Vous nous placez devant une situation très pénible ; comme je vous l'avais déjà indiqué lors de notre précédent rendez-vous, le pancréas est atteint, mais on a relevé à présent plusieurs

métastases au foie. La chimio que vous avez refusée il y a six mois aurait pu ralentir ce processus.

- Docteur, je suis un grand garçon, adulte ; j'ai un peu anticipé et me suis bien entendu informé sur ce type de cancer ; j'ai fait aussi un important travail sur moi, et il y a bien longtemps que j'ai géré ces questions de destinée et de finitude. Ce que j'attends de vous, c'est que vous me parliez très franchement, sans fioritures ni précautions d'usage... et surtout que vous calmez mes souffrances physiques. Je me suis résigné à venir vous voir simplement parce que je ne veux plus souffrir comme ça, et puis aussi pour que vous me disiez « combien de temps » ?

- Comment ça « combien de temps » ?

- Docteur, vous l'imaginez bien, combien de temps il me reste à vivre ? J'ai envie d'anticiper et j'ai besoin de m'organiser...

- Monsieur Derien, on se connaît depuis longtemps, et je sais bien comment vous fonctionnez... je ne vais pas vous traiter en « patient ordinaire » si j'ose dire. Le stade actuel de la maladie, c'est vous qui l'avez programmé en choisissant de ne pas vous soigner. Je suis impuissant devant votre position ; je la respecte en tant qu'homme mais je la déplore en tant que médecin. Mon rôle maintenant n'est plus de vous soigner, mais de vous assister au mieux, et effectivement de vous aider à souffrir le moins possible au plan physique j'entends... Pour le reste, je sais, vous êtes fort Monsieur Derien... très fort, peut-être trop fort... enfin, je ne sais pas. Vous voyez, Monsieur Derien, en tant que médecin, j'ai deux adversaires principaux : le déni et Dieu ; enfin Dieu, il me donne quand même parfois un coup de main avec certains de mes malades, il peut être un bon complément à la morphine. Le déni, par contre, c'est plus

compliqué : c'est très pénible pour un médecin de constater qu'il n'est plus en mesure de soigner ce qui aurait pu être guérissable. Vous me demandez de faire preuve de franchise, alors, je vais être dur mais sincère, Monsieur Derien : je me demande de plus en plus souvent si le déni n'est finalement pas la force des faibles ou leur mode de suicide... mais vous savez, je ne juge pas, je ne suis vraiment pas là pour ça : j'observe, je suis un scientifique, et j'ai un immense respect pour l'Homme au sens générique, pour la façon dont chacun de mes patients bricole son devenir avec les moyens que le hasard de la vie lui a donnés. Bon, pour en revenir à votre question « combien de temps », je ne peux vous donner aucun délai : ce n'est pas la science qui siffle la fin de la récréation, c'est la résistance physique et morale de chaque individu. Je sais, vous voulez des repères, eh bien désormais, raisonnez en mois, et profitez de chaque instant. Vous le savez bien Monsieur Derien, les semaines qui viennent vont être compliquées. De mon côté, je vais tout faire pour tenter de vous permettre de rester chez vous le plus longtemps possible.

Dans l'immédiat, je vais vous mettre sous morphine ; je n'ai pas d'autre choix pour vous éviter de souffrir.

Je vais vous prescrire de la morphine en gouttes, à prendre toutes les 4 heures ; ultérieurement, il faudra peut-être passer à des solutions injectables.

Rendez-vous chez votre pharmacien rapidement, car, pour ce type de produits, l'ordonnance est périmée au bout de trois jours ; en outre, vous viendrez me voir tous les mois, car cette prescription est réglementairement limitée à 28 jours. Si vous vous sentez trop faible pour venir, prévenez-moi, je me déplacerai.

Ultérieurement, je vous mettrai en contact avec un service d'aide à domicile afin de vous éviter l'hospitalisation, dans toute la mesure du possible.

- Je vous dois combien, Docteur ?

- Cette fois-ci, vous ne me devez rien, on se reverra désormais régulièrement dans le cadre du protocole. Par contre, j'insiste, Monsieur Derien, respectez absolument ma prescription, ne jouez surtout pas avec les surdosages. Ce médicament de la famille des opioïdes forts, n'est pas anodin. Attendez-vous à quelques effets secondaires, parfois des nausées, des somnolences, vous me tiendrez informé ; ça devrait passer après quelques jours de traitement. Et si vous avez de la visite, notamment d'enfants, ne laissez pas traîner vos flacons de médicament. Allez, bon courage Monsieur Derien, on va gérer ça au mieux, faites-moi confiance !

Alain sourit, remercia, et s'en alla d'un pas alerte vers sa nouvelle vie, presque heureux à l'idée que quelque chose d'exaltant se présentait enfin à lui subitement. Il s'était souvent comparé à un funambule dans sa façon de vivre ; désormais, il lui faudrait courir encore plus vite sur ce fil plus fragile que jamais ; « seule la vitesse assure l'équilibre » dit-il tout haut en croisant un type qui déambulait avec des cannes anglaises.

De retour chez-lui, dans son trois-pièces avec terrasse de la rue des Cendriers, en plein cœur de ce XX^e arrondissement qu'il aimait tant, il se servit un scotch serré, en guise de pied de nez au mal qui le rongait ; puis il mit un de ses CD préférés, débrancha son téléphone, s'étendit sur le canapé, et s'endormit profondément avec l'intime conviction qu'il vivait là sa dernière nuit sereine.

Tel ne fut pas vraiment le cas, car, comme souvent dans les circonstances un peu extrêmes de l'existence, s'imposa à lui, en rêve, le film de sa vie. Une enfance de fils unique sans problème, donc sans émotions fortes, entre des parents laborieux, casaniers et ternes, mais très économes ; une entrée dans la vie active jeune, sans formation particulière ; et une carrière ininterrompue dans une grosse compagnie d'assurance. Chargé des reproductions (un comble pour un célibataire sans descendance) au service photocopies au départ, puis chef de bureau au service de gestion des impayés beaucoup plus tard.

Cette dernière fonction, hautement gratifiante pour quelqu'un qui n'avait pas de formation juridique, permit à Alain Derien de côtoyer le monde saisissant des huissiers, jouissant par procuration des exploits de ces derniers. Il faisait preuve d'un acharnement sans égal à l'encontre des débiteurs récalcitrants, quelles que soient leur situation de famille ou les raisons de leur endettement. En effet, après mûre réflexion, il avait jugé plus simple d'en vouloir à la terre entière plutôt qu'à ses parents, et l'exercice de sa fonction était, dès lors, un excellent exutoire.

C'est dans ce contexte qu'il s'était fait apprécier durant des années au vu de ses résultats probants... puis finalement mettre à l'écart dans le cadre d'un plan de retraite anticipée. L'acharnement juridique dont il faisait preuve n'était en effet subitement plus en adéquation avec la politique d'image qu'avait soudain décidé de mettre en œuvre la Compagnie dans un contexte de concurrence sauvage.

Retraité à soixante ans, seul dans la vie, sans enfant, très à l'aise financièrement depuis le décès de ses parents qui lui avait laissé trois beaux appartements dans Paris, il s'était organisé un quotidien confortable, et vivait simplement au

rythme chronologique des habitudes qu'il s'était créées. L'ennui ne l'effleurait pas. Il sortait peu, il tournait en rond autour de lui-même. C'était finalement sa promenade préférée en vieillissant, car là, il était certain de ne pas se perdre...si l'on fait abstraction de la quadrature du cercle.

Parfois cependant s'imposait la nostalgie d'avoir peu connu de sensations fortes ou d'émotions intenses, et le regret d'avoir gâché certaines occasions de rencontres féminines, voire masculines. En effet, en matière de sexualité, Alain Derien était resté assez ambivalent : ses expériences avec les femmes, assez peu nombreuses finalement, avaient toutes tourné court, car s'il parvenait toujours rapidement à prendre son plaisir, grâce sans-doute aux périodes d'abstinence précédentes, il privilégiait très vite la fuite, de peur qu'un débordement de sentiments ne l'entraîne hors du champ de son égoïsme naturel. C'était techniquement un relativement bon amant, par contre, sentimentalement, un piètre partenaire. En tous cas, la solitude qui s'en suivait lui convenait finalement bien. Il arrivait par ailleurs que la compagnie de certains hommes le troubla... mais cela n'allait que rarement au-delà du trouble, car il était partagé entre d'un côté l'attirance et le désir, et d'un autre côté la crainte d'une expérience sexuelle dont il redoutait certains aspects. Il se plaisait cependant, dans ces circonstances, à imaginer qu'une fellation faite par un homme pouvait être particulièrement réussie... et l'image que cette pensée suscitait dans son esprit, ainsi que le souvenir ancien qu'elle ressuscitait, le comblaient toujours l'espace d'un instant.

Les fantasmes convenaient finalement bien à Alain Derien, et il les cultivait, les entretenait, conscient qu'il était que, tenter de réaliser certains d'entre eux serait se comporter comme un enfant qui casse ses jouets.

Alain Derien se réveilla fatigué. Le soleil brillait à travers les rideaux ; il se prépara un café serré, puis, plein d'optimisme, décida de consacrer cette journée à organiser sa fin de vie. Timing : trois mois, c'est le temps qu'il se donnait à vivre au stade actuel de sa maladie, en l'absence de tout traitement curatif et de toute opération ; timing utile : un mois, c'est le temps qu'il s'octroyait pour continuer à avoir une vie active avant que la maladie et la souffrance ne le phagocytent progressivement et irrémédiablement. En effet, il avait beaucoup maigri ces derniers temps, et se sentait de plus en plus souvent envahi par une immense fatigue physique qui compliquait ses déplacements ; en outre, il redoutait un peu que la morphine n'altère passablement son discernement.

Plan d'action, mettre à profit ces trente jours utiles et ces trente nuits pour vivre enfin une folle aventure et réaliser un vieux rêve : se placer, lui Alain Derien, à la croisée des chemins de gens, souvent un peu paumés, rencontrés par hasard ; chambouler subitement, et à sa guise, le cours de leur destinée ; une façon à lui de refaire sa vie par procuration en somme...

Cette idée, il l'avait caressée souvent au cours de ces dernières années finalement assez ternes. Il aurait tant aimé que quelqu'un chamboula sa destinée et lui permette de vivre tout autre chose, tout autrement.

Terrible et cruel regret à ce moment crucial d'une fin de vie proche où l'on aimerait tant pouvoir se dire « si c'était à refaire, je le referai » ... Alors Alain Derien imaginait un tas de scénarios baroques lors de ses soirées de solitude un peu arrosées. Il se laissait aller à ce vagabondage de l'esprit où tout est possible, ou tout est permis, et où les fantasmes de

toutes sortes, son domaine de prédilection, y trouvent souvent leur compte.

Mais, curieusement, l'histoire dont il était l'initiateur, finissait la plupart du temps par le dépasser ; les personnages mis en scène par ses soins prenaient le dessus, si bien que l'enchevêtrement des destinées qu'il avait tenté d'orienter chamboulaient complètement son scénario initial.

Contre toute attente, lui, Alain Derien, le concepteur du film, le manipulateur de marionnettes, basculait dans la pièce et devenait le jouet de ses personnages. Balloté, acculé, il finissait par renoncer à diriger cette histoire qui lui échappait et se retournait contre lui. Triste dénouement de sa tentative onirique de revanche sur le déroulement de sa propre existence.

Finalement chaque histoire ne restait que le souvenir éphémère d'une soirée alcoolisée, et il se réveillait toujours en proie à la terrible frustration d'une réalité de solitude, avec une envie violente de passer du rêve à la réalité... d'oser aller enfin au-devant de ces rencontres, et jusqu'au bout de ces rencontres.

C'était le moment ou jamais ; la seule façon d'échapper à une fin de vie terne et banale, conforme au déroulement de toute son existence ; la chance qui lui était enfin donnée de mettre en œuvre son idée sans barrière et sans tabou, hormis la limite du temps réduit qui lui restait à être actif et lucide.

Il se doucha en pensant que décidément il avait beaucoup de chances de pouvoir enfin, à soixante ans seulement, s'autoriser à passer dans l'extrême ; et il eût une pensée émue à l'égard du bon docteur Espérance dont le diagnostic lui avait enfin ouvert les portes de la vie...

Mais, en toutes circonstances, Alain Derien restait finalement un homme raisonnable ; il décida donc de limiter

à trois le nombre de personnages qu'il allait faire entrer dans sa vie, et dont il entendait bien chambouler le destin, le temps de sa fin de vie.

Restait à trouver ces personnages, à initier ces rencontres, à fixer et expliquer les règles du jeu ; car c'était bien un jeu qu'Alain entreprenait de mener, avec la ferme intention de jouir du spectacle à sa guise, avant de prendre un peu de distance avec cette terre. L'important était donc d'agir vite, et d'organiser les choses sur tous les plans, tant qu'il était encore en état de le faire.

Il sortit de chez lui en se promettant qu'aujourd'hui serait le jour de sa première rencontre.

Chapitre 2

Huguette.

Huguette, un nom à coucher dehors... pourtant, elle pouvait coucher assez facilement, c'est vrai, mais toujours dedans.

Née de parents inconnus, Huguette Sauveur, avait passé sa jeunesse dans diverses familles d'accueil ; à l'adolescence, elle avait connu des situations particulièrement glauques entre le père et le fils aîné de son dernier foyer d'accueil... si bien qu'elle avait fini par se réfugier, dès ses dix-huit ans révolus, au « Palais de la femme », foyer protestant niché au cœur du XI^e arrondissement. Le règlement intérieur était rigoureux, et la vie interne assez austère, mais Huguette appréciait de se sentir enfin autonome et relativement protégée.

Après avoir enchaîné divers petits boulots alimentaires, y compris « dame pipi » dans les toilettes du centre commercial « Super Italie », elle avait fini, vers la trentaine, par trouver un emploi d'auxiliaire de vie dans un EPHAD de la banlieue parisienne. Cet emploi stable lui avait permis de s'installer dans un petit appartement, en haut d'un immeuble modeste de la rue des Envierges dans le XX^e arrondissement.

C'est dans le cadre de ses tâches au sein de l'EPHAD que Huguette s'était découvert un goût, et pour ainsi dire un don, pour les massages qu'elle prodiguait sur cette clientèle âgée, très en demande d'affection et de contacts autant verbaux que tactiles. Son ouverture d'esprit, ses formes agréables - il faut le dire aussi - et l'empathie dont elle faisait preuve,

suscitaient des relations complices avec bon nombre de pensionnaires.

Elle pouvait en raconter sur la verveur coquine des octogénaires et particulièrement des hommes. Huguette avait très vite pris conscience que la sexualité ne s'éteint pas avec l'âge, mais avec la vie, et cette constatation la réjouissait plutôt. Compte tenu du contexte, ses massages étaient plutôt localisés sur le crâne, la nuque ou le dos, parfois les jambes, car Huguette se gardait bien d'éveiller exagérément la sensualité, parfois à fleur de peau, de ces résidents plongés dans un long et morne quotidien sans surlendemain... Huguette n'hésitait pas, par contre, à débattre très ouvertement de ces questions de sexualité, car les circonstances auxquelles elle avait pu être confrontée dans l'intimité de la vie quotidienne de l'EPHAD, et la proximité qu'elle savait créer avec les résidents, lui avaient valu maintes confidences. Si bien qu'elle se serait volontiers imaginée consultante en sexualité gériatrique... de là peut-être l'origine de sa vocation ultérieure de sophrologue, voire de masseuse.

Alain Derien avait rencontré Huguette au hasard d'une annonce : elle « prodiguait des massages relaxants et assurait une détente totale ».

Nichée dans son petit trois-pièces, au dernier étage sans ascenseur, ce qui lui évitait, ironisait-elle, la clientèle des cardiaques et des handicapés, elle se piquait de pratiquer la sophrologie avec une clientèle d'initiés... et reconnaissait volontiers que c'était sa clientèle de « massages » qui lui permettait de payer le loyer.

Pourtant, elle rêvait volontiers aux jours meilleurs où elle pourrait, gourou qu'elle serait devenue, prodiguer ses consultations de sophrologie à une clientèle aisée qui

prendrait place en face de son bureau empire, au premier étage d'un immeuble Haussmannien.

En attendant, vêtue de sa blouse blanche en guise d'unique vêtement, elle pratiquait ses massages relaxants aux hommes mariés du quartier, voire des environs, au tarif de trente euros la demi-heure ou de cinquante euros l'heure, avec « finition manuelle » précisait-elle au téléphone.

C'est vrai qu'elle massait bien, et qu'elle faisait fantasmer fort, Huguette ; c'est vrai aussi qu'elle parvenait toujours au bout de sa « finition manuelle » quelles que soient les difficultés du moment... un goût de l'effort et une conscience professionnelle à toute épreuve en somme.

Dès la première rencontre, Alain Derien avait éprouvé une réelle sympathie pour cette femme, âgée à présent d'une quarantaine d'années. Elle était bien foutue, avenante, avait une distance qui l'intriguait, et, en même temps, paradoxalement, une proximité qu'il appréciait. Elle n'était pas vénale, considérait qu'elle pratiquait une profession libérale comme une autre, et pouvait, selon « le patient », soulager certaines douleurs en sa qualité de sophrologue, ou faire surgir le plaisir en sa qualité de masseuse.

Bref, une double casquette qui la rendait, aux yeux d'Alain, profondément humaniste...

L'assiduité d'Alain Derien (un massage toutes les semaines) en faisait son client V.I.P. ; son apparente curiosité pour le monde des vivants et leur destinée, et sa gentillesse naturelle de façade, avaient vite conquis Huguette, qui préférait s'occuper de lui plutôt que des pervers et des impuissants de passage, qui ne manquaient pas par les temps qui courent.

Ils s'étaient rencontrés une douzaine de fois, et ces rencontres avaient créé une sorte d'intimité - que la situation certes renforçait - mais qui était aussi intellectuelle.

Huguette, tout en massant avec dextérité, se laissait aller à parler de ses projets de développement, de ses galères quotidiennes, et de son passé nauséabond. Alain, de son côté, se laissait aller lui aussi à quelques confidences sur son passé et - non sans une certaine perversité - sur sa difficulté présente à maintenir une érection correcte... Huguette, bonne fille, prenait le problème au sérieux, enlevait sa blouse, et terminait son boulot en laissant Alain lui pétrir les seins et les fesses... « on ne touche pas devant » précisait-elle en fronçant les sourcils. Cette frustration ne manquait pas de faire jouir Alain, qui trouvait, sur le moment, Huguette bandante.

Chaque fois qu'il quittait le « cabinet », il se prenait à imaginer qu'un jour, il aiderait Huguette à installer un vrai cabinet de sophrologie, ce qui voulait dire, dans son esprit : « avec la tête et sans les mains. »

Lorsqu'il téléphona à Huguette ce matin du mercredi 3 mai, vers onze heures, il fut étonné qu'elle décroche aussi vite :

- Bonjour, c'est Alain, je voudrais te voir aujourd'hui pour une double séance : sophrologie et massage.

- Dis donc, ça va si mal... viens à 14 heures j'ai des rendez-vous entre midi et deux.

- Ok à tout à l'heure !

Alain supportait mal l'idée de passer après les « cadrillons » du quartier qui se seraient fait masser entre temps... mais bon, il n'avait pas un contrat exclusif.

Il sonna à 14 heures pétantes ; elle lui ouvrit la porte, rieuse comme toujours, l'embrassa sur les deux joues comme tous les clients à partir de la deuxième visite, et lui proposa d'aller prendre une douche.

- Non, dit Alain, on commence par la consultation de sophrologie, il n'y a pas besoin de douche pour ça ?

- Comme tu veux... mais tu sais, la consultation de sophrologie, c'est quarante euros (ce n'était pas cher, mais cohérent avec l'état du mobilier du cabinet). Je ne peux pas faire de cadeaux en ce moment.

- Quarante euros, c'est donné si tu parviens à guérir ma souffrance.

- Tu sais, je ne prétends pas guérir le mal de vivre, ou alors il faudrait prendre un abonnement.

- Ce n'est pas sur abonnement qu'il faudrait le guérir, le mal de vivre, c'est sur souscription !

Alain était le seul de ses clients à avoir cet humour simple et tendre à la fois ; elle sourit et répondit :

- En tous cas, ce ne sont pas les parents qui souscriraient. Ils veulent bien réparer en payant un psy à leur progéniture... mais de là à anticiper !

Cette complicité les rapprochait : Huguette était valorisée par ce client pas comme les autres qui s'exprimait avec respect, et la traitait d'égal à égal en congénère mortel ; Alain appréciait l'intelligence de ses répliques qui le dédouanait « d'aller aux putes. » Pourtant, de pute, elle n'avait rien Huguette. Ce qui prédominait chez elle, c'était sa volonté farouche d'échapper à un destin de merde, pour accéder à un statut social de consultante dans une matière qu'elle connaissait bien : la douleur.

- Tu sais, enchaîna Alain, je vais t'étonner, on se connaît assez peu c'est vrai ; mais j'ai envie de faire quelque chose pour toi, quelque chose qui sera déterminant dans ta vie.

- Eh bien, ne rajoute pas d'embrouilles à ma vie, et ça, ce sera déterminant pour moi, lui répondit-elle spontanément.

Alain sourit ; décidément, il aimait bien cette fille, sa défense naturelle, sa façon de s'exprimer ; un instant il se